

Gaston est mort. Gaston Miron est dans notre présent, au présent. Nous sommes sa tombe, nous faisons son tombeau, comme disait Stéphane Mallarmé. Nous sommes sa terre. Où serait-il, si nous n'étions pas ici, des deux rives de l'océan? Penser à Gaston Miron comme décédé, ne pouvant pas nous apparaître, avec cette parenthèse refermée sur la deuxième date, 1996, est douloureux, difficile pour nous qui, pensant à lui, l'évoquant si souvent dans nos conversations d'amis et de poètes en France, pensions à la vitalité même. Toute sa vie – on peut la dire *toute* car il sut en faire l'unanimité – aura été liberté, générosité, finalité. Vie d'intellectuel car il n'y a de «généralité» pour l'intellect agent qu'à la mesure de la générosité dans le cœur. Et cette unité est rassemblée par l'unicité de son livre *L'Homme rapaillé*. J'ai retrouvé dans mon exemplaire le carton du Délégué général du Québec, Yves Michaud, nous conviant rue du Bac le jeudi 23 avril 1981 pour la sortie de *L'Homme rapaillé* chez Maspero. Sortie de Gaston Miron en France! «Sortie» est le mot de Cervantès pour ce que fait le Quichotte. Nous «revoyons» tous – mais nous ne le reverrons plus en face de nous, on le verra au dedans, comme on fait quand on aime quelqu'un; il a prouvé son existence – Gaston débarquant, réapparaissant en Gaston Miron sur nos bords, à la fête de poésie de Saint-Sulpice par exemple, l'homme atlantique ramenant Europe, l'homme agonique (c'est un de ses mots) «*vociférant son sort*» en français, le grand visage égaré dans le phylactère de son rire, effervescent, nous moquant parce que d'année en année les parois de Paris se recouvraient d'anglo-saxonismes et bientôt lui rappelleraient le Montréal des années 60, *speaking white!*

Miron l'insurgé, avec son âme de peuple, comme il l'appelle, portant la honte de tous dans l'insurrection de la poésie, «commençant d'actualiser le poème souverain». Sans doute n'aura-t-il jamais *confondu* révolution politique et révolution poétique. Mais que la souveraineté passe dans le sujet *se libérant* par quelque chose de l'ordre de la «poésie», c'est son expérience et sa croyance. Comme si l'insurrection ne devait jamais cesser. Sa vie fut poétique et politique. Et maintenant que la France rentre dans la francophonie, devient un Québec de la «mondialisation», même les assourdis comprennent mieux son ire et son combat, qui n'est pas une affaire de purification. Et si l'identité revient souvent dans son discours (les discours de «l'homme rapaillé»), c'est parce qu'aujourd'hui, fin du xx^e siècle, la Raison bute à nouveau sur l'identité.

Michel Deguy